

LETTRES DES ANNÉES TRENTE

J'aurais que les écrivains canadiens ont le problème d'une triple alimentation : il leur faut chercher l'expression en France, le point de vue ou la façon d'exprimer une question aux E.-A. et la substance que Canada français, Anglais d'expression latine durant la Renaissance : Francis Bacon et autres. Il paraît qu'il est hérétique de croire à la formation éventuelle d'une langue canadienne, mais si ça n'arrive pas, nos écrivains devront toujours être des artisans conscients, s'ils veulent être quelqu'un.

Les Américains sont pris en bloc — les écrivains les plus conscients de notre époque. A cause de cela, ils seront, demain, la première force intellectuelle du monde comme leurs financiers sont aujourd'hui la première force économique. Mais les maîtres, d'après-demain seront ceux qui sauront les battre à leur propre jeu ; ceux qui seront comme Rabelais, Ronsard, du Bellay et autres fiers, au XVI^{em} siècle avec les Italiens.

Mais cela nous mène loin de Stéphane Dugré... J'ai dit candidement de votre livre ce que j'en pensais. J'ai dit que je le trouvais intéressant. J'ai ajouté qu'écrit de façon plus concise, il aurait plus d'impact tout de même à plus de gens (On voit qu'il y a plus ces jours-ci !). Si nos auteurs sont satisfaits d'écrire pour le petit nombre, qu'ils ne se plaignent pas de l'indifférence du public. Un bonjour amical
Alfred D.

Que dit la lettre, qui ne soit pas que l'écho trivial de ce qui s'écrit ailleurs en littérature, dans l'espace public ? Plutôt que de chercher à répondre à cette question de façon globale ou théorique, sept universitaires québécois et ontariens ont choisi de l'aborder à travers des lectures sociales de correspondances spécifiques. Ils l'ont fait en se fixant une seule restriction, d'ordre chronologique : les années trente. Il fallait en effet, pour garantir une cohérence à l'ensemble des études, que chaque correspondance, si particulière soit-elle, puisse être rapportée à un horizon de sens commun. Même s'il va de soi que l'activité épistolaire des écrivains retenus ne se limite pas à la période imposée, bordée en amont par la Crise de 1929 et en aval par la Seconde Guerre mondiale, ce découpage se justifie du fait que les années trente constituent un tournant dans l'histoire sociale et littéraire du XX^e siècle. Les lettres de Michel de Ghelderode, des collaborateurs de *La nouvelle revue française*, des amis et disciples de Camille Roy, de Simone Routier, de Louis Dantin, d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau sont les témoins, et parfois les agents, de ce tournant.

Lettres des années trente

Actes du colloque
tenu à l'Université d'Ottawa
le 30 novembre 1995

Sous la direction de
Michel Biron et Benoît Melançon

Le Nordir

Les Éditions du Nordir ont été fondées en 1988
au Collège universitaire de Hearst.

Correspondance :
Département des lettres françaises
Université d'Ottawa
60, rue Université
Ottawa (Ontario)
K1N 6N5
Téléphone : (819) 243-1253
Télécopieur : (819) 243-6201

Mise en pages : Robert Yergeau
Correction des épreuves : Michel Biron, Claire-Hélène Lengellé,
Benoît Melançon et Stéphanie Wells

Les Éditions du Nordir sont subventionnées par le Conseil des Arts du Canada,
par le Bureau franco-ontarien du Conseil des Arts de l'Ontario
et par la Municipalité régionale d'Ottawa-Carleton.

Distribution : Diffusion Prologue Inc.
Téléphone sans frais : 1 800 363-2864
Télécopieur sans frais : 1 800 361-8088

Dépôt légal : troisième trimestre de 1996
Bibliothèque nationale du Canada
© Les Éditions du Nordir, 1996
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 2-921365-54-5

En couverture : Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation
canadienne-française. — Fonds Marie-Rose Turcot. — Correspondance.
— Lettres reçues. — Alfred D[esRochers] à Marie-Rose Turcot, 23 juillet 1932,
P22 / 1 / 2-10, p. 2 de 2. / Photo Lorne Bartlett, SPAV, Université d'Ottawa.

Les Éditions du Nordir remercient le CRCCF de leur avoir permis de découvrir la
lettre d'Alfred DesRochers et Madame Simone DesRochers-Alary d'avoir autorisé
sa reproduction.

Table des matières

<i>Présentation</i>	7
Michel Biron, Université d'Ottawa Benoît Melançon, Université de Montréal	
<i>Michel de Ghelderode, metteur en scène épistolaire</i>	13
Rainier Grutman, Université d'Ottawa	
<i>Rédiger, échanger, publier : de la NRF et des lettres</i>	31
Michel Lacroix, Université de Montréal	
<i>Cher Monseigneur : appels, salutations et signatures épistolaires dans la correspondance de Camille Roy</i>	51
Jane Everett, Université McGill	
<i>Voix et jeux de coulisses : la correspondance Simone Routier-Louis Dantin</i>	69
Marie-Andrée Beaudet, Université Laval	
<i>Les années de la Crise dans la correspondance Louis Dantin-Alfred DesRochers (1929-1935)</i>	85
Richard Giguère, Université de Sherbrooke	
<i>Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau</i>	109
Michel Biron, Université d'Ottawa	
<i>Saint-Denys Garneau épistolier : monologue ou dialogue ?</i>	125
Eva Kushner, Université de Toronto	

Présentation

Michel Biron et Benoît Melançon

L'écriture épistolaire, longtemps étudiée pour sa seule valeur documentaire, est aujourd'hui le lieu d'un investissement critique renouvelé. Parmi les nombreuses recherches en cours, le Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), animé par Michel Biron, Jane Everett, Benoît Melançon et Pierre Popovic, s'intéresse tout particulièrement aux rapports que la lettre entretient avec la société, observés à travers le prisme de l'histoire, du discours social et de l'institution littéraire, et lus avec les outils de l'analyse textuelle.

À l'origine du colloque dont le présent volume contient les Actes se trouve une hypothèse délibérément naïve, selon laquelle la lettre, parce qu'elle appartiendrait à la sphère privée, jouirait d'une plus grande liberté que la littérature, soumise, elle, aux contraintes idéologiques de l'espace public. Pourquoi naïve ? Pour trois raisons au moins, apparues nettement au fil des communications : tout d'abord parce que les espaces privé et public ne cessent de mordre l'un sur l'autre et de s'échanger leurs signes, par exemple dans les lettres qui gravitent autour de revues ; parce qu'une telle hypothèse suppose aussi que l'écrivain relâche sa garde dès qu'il écrit une lettre, alors qu'en réalité, comme le montrent plusieurs des textes réunis ici, la lettre est souvent explici-

tement ou implicitement un discours intéressé ; parce qu'enfin, dans le discours épistolaire, on a toujours affaire à du langage, à de l'écriture. Ainsi que le postule Rainier Grutman, « la lettre écrit plus qu'elle ne décrit le social » et elle ne saurait donc être considérée comme un simple document qui donnerait à lire son époque en transparence.

Pour autant, entre le document et le contre-discours qu'elle n'est sans doute qu'exceptionnellement, la lettre ouvre un espace trop singulier pour n'être que l'antichambre de la littérature. C'est pourquoi il est nécessaire de ne pas renoncer tout à fait à l'hypothèse sociopoétique initiale, quitte à la reformuler moins « naïvement » en recourant au mode interrogatif cette fois : que dit la lettre, qui ne soit pas que l'écho trivial de ce qui s'écrit ailleurs en littérature, dans l'espace public ? Plutôt que de chercher à répondre à cette question de façon globale ou théorique, nous avons choisi de l'aborder à travers des lectures sociales de correspondances spécifiques. Nous l'avons fait en nous fixant une seule restriction, d'ordre chronologique : les années trente. Il fallait en effet, pour garantir une cohérence heuristique à l'ensemble des études, que chaque correspondance, si particulière soit-elle, puisse être rapportée à un horizon de sens commun. Même s'il va de soi que l'activité épistolaire des écrivains retenus ne se limite pas à la période imposée, bordée en amont par la Crise de 1929 et en aval par la Seconde Guerre mondiale, ce découpage se justifie du fait que les années trente constituent, à plusieurs égards, un tournant dans l'histoire sociale et littéraire du XX^e siècle.

Dans le texte d'ouverture, Rainier Grutman s'intéresse à l'écrivain belge Michel de Ghelderode, l'un des épistoliers les plus prolifiques du siècle. Bien qu'il se prétende au-dessus de la mêlée sociale et ne commente qu'avec réserve ou dédain le discours de ses contemporains, Ghelderode se sert de la lettre pour construire son propre mythe et celui de sa nation, allant jusqu'à transformer sa terre maternelle en une Flandre mythique à « arôme racique ». Chez lui, la lettre s'expose au social, mais de biais, par l'intermédiaire de la logique des positions littéraires qui préoccupe au premier chef le dramaturge. Le même constat est posé par Michel Lacroix à propos d'un échange de

lettres à *La nouvelle revue française*, autour d'une note problématique de Charles-Albert Cingria sur Trotski. Cette note provoque la colère d'André Gide, qui écrit à Jean Paulhan pour contester la vision apolitique défendue selon lui, via Cingria, par la NRF. Un double enjeu se profile à travers cette dispute épistolaire : l'autonomie de la littérature à l'égard de la sphère politique et l'autorité personnelle de Gide et de Paulhan à l'intérieur de la revue ou, plus généralement, dans le milieu littéraire parisien.

Au Québec, les années trente ne sont pas seulement celles de la Crise : elles correspondent aussi à l'essor d'une nouvelle génération d'écrivains et à ce que l'on a parfois appelé la « première modernité » québécoise. Cette génération n'a toutefois pas tenté de rompre avec les figures dominantes de l'époque, comme l'historien littéraire Camille Roy ou le critique Louis Dantin. Au contraire, les jeunes écrivains cherchent le plus souvent à obtenir les conseils, voire la caution de leurs aînés. Dans ce processus d'émergence, la lettre joue un rôle actif, comme le montrent les études de Jane Everett, de Marie-Andrée Beaudet et de Richard Giguère.

Jane Everett scrute trois conventions épistolaires dans un corpus de lettres reçues par Camille Roy : l'appel, la salutation et la signature. La conformité relative de ces « seuils » épistolaires, malgré la diversité des correspondants du recteur de l'Université Laval, met en évidence une sorte de loi implicite du genre, selon laquelle l'acceptabilité — il faudrait sans doute dire en ce cas la recevabilité — de la lettre dépend moins du contenu épistolaire proprement dit que du respect de ces conventions formelles qui établissent nettement la position sociale du destinataire comme celle du destinataire.

De son côté, Marie-Andrée Beaudet présente le cas d'une jeune femme poète, Simone Routier, qui sollicite l'appui de Louis Dantin, avant d'inverser les rôles une fois qu'elle se sera installée à Paris, d'où elle pourra rendre de précieux services à son ancien mentor. La lettre devient ici le lieu d'un échange de bons procédés et révèle que l'ambition littéraire n'est désormais plus l'apanage d'un sexe, mais celui d'une classe, en l'occurrence la bourgeoisie d'affaires à laquelle appartient Simone Routier.

En passant de cette étude à celle de Richard Giguère, qui porte sur la correspondance Louis Dantin-Alfred DesRochers, on appréciera à quel point le discours épistolaire se modifie en fonction du destinataire. Alors qu'il n'est à peu près jamais question des événements sociaux ou politiques dans les lettres échangées par Dantin et Routier, la correspondance avec DesRochers en est saturée. On connaissait déjà l'ascendant littéraire de Dantin sur DesRochers au moment où ce dernier préparait son recueil *À l'ombre de l'Orford* ; Richard Giguère poursuit son étude de ce corpus épistolaire et s'attache à leur différend idéologique en regard de la Crise. Dans cet étonnant échange de vues, unique peut-être par son ampleur au cours de cette décennie réputée apolitique, chacun semble moins préoccupé de convaincre l'autre de la justesse de ses vues que du sérieux de ses lectures sur le sujet. Au terme d'un échange qui ressemble parfois à un cours par correspondance, DesRochers ira jusqu'à annoncer en 1933 son intention de fonder un journal socialiste, doublant son correspondant sur sa gauche. Même à propos de questions apparemment aussi peu littéraires que celles-là, l'écrivain semble ramener le social vers ce qu'il pratique le mieux : la lecture et l'écriture.

Si la lettre joue un rôle si central dans l'élaboration d'un espace littéraire moderne au Québec, ce n'est sans doute pas tout à fait un hasard. Faute de milieu de socialisation spécifique, l'écrivain doit presque obligatoirement recourir à la lettre pour nouer et entretenir des relations avec ses pairs. C'est là le postulat initial du texte de Michel Biron, qui examine sous cet angle deux « configurations épistolaires » de nature bien différente, celles d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau. Dans les deux cas, il apparaît que la littérature se définit à partir du caractère personnel qui structure chaque configuration (au sens que donne Norbert Elias à ce terme) : la littérature n'est pas d'emblée cet espace impersonnel qu'elle est censée être, selon certains, depuis le XIX^e siècle, mais paraît résister à sa fonction mercantile en empruntant certaines valeurs propres à la sphère privée de l'échange épistolaire.

Le refus de la socialisation et le repli sur une sphère d'intimes prennent, chez Saint-Denys Garneau, une dimension tragique. Dans la

dernière étude de cet ouvrage, Eva Kushner relit la correspondance de Garneau du point de vue de ses destinataires, en tant qu'espace de communication. Or, quel que soit le destinataire — parent, femme ou ami —, la lettre évite le partage des sentiments ou des idées et confine à l'incommunicabilité. En dépit de l'ouverture manifestée envers l'autre, l'échange tourne au solipsisme, le dialogue au monologue. Pourtant, tout en se retirant farouchement des débats sociaux, le monologue épistolaire de Garneau est peut-être moins l'expression d'un inconfort strictement personnel que le signe d'une incommunicabilité plus générale, liée aux conditions de l'époque. Ainsi la lettre dit le social, même lorsqu'elle paraît s'y dérober.

Le propre des Actes de colloque, au-delà de la diversité des contributions, est de ne jamais conclure, c'est même l'impossibilité de conclure, sauf de manière générale et prospective. Sans doute est-ce là un défaut inhérent au genre, auquel les signataires de cette présentation ne peuvent pas grand-chose. Ils voudraient toutefois y voir aussi une qualité, un constat modeste mais utile d'inachèvement, l'expression d'un désir de poursuivre la réflexion ou, plus positivement encore, le signe le plus net que les hypothèses de recherche lancées ici ne doivent pas rester lettre morte.

La tenue du colloque « Lettres des années trente », qui était placé sous le patronage du Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST), et la publication de ses Actes ont été rendues possibles grâce au soutien financier de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa et du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec (FCAR). Nous remercions également le Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, et particulièrement Mme Claire-Hélène Lengellé, de même que Mme Stéphanie Wells, de l'Université de Montréal.